

LES DOSSIERS DU FIL VERT ABONNÉS

«Si l'on veut réensauvager les humains, il faut leur permettre de vivre à leurs rythmes, dans leurs territoires»

Par [Coralie Schaub](https://www.liberation.fr/auteur/12330-coralie-schaub)(<https://www.liberation.fr/auteur/12330-coralie-schaub>) — 22 janvier 2021 à 08:05



Photo extraite de la série "Amazônica" autour de la connexion entre les habitants de la jungle brésilienne et leur environnement. Photo Daniel Jack Lyons

Pour le philosophe Thierry Paquot, l'être humain s'est autodomestiqué, de la même façon qu'il a domestiqué la nature, les plantes ou les animaux. Ce faisant, il a perdu sa liberté, sa nature profonde. Il s'agit désormais de «retrouver la part du sauvage qui est en nous».

Chaque mois, Libération creuse une thématique environnementale(<https://www.liberation.fr/apps/les-dossiers-du-fil-vert/>). Après la chasse, le zèle de l'Etat face aux associations écolos, les manipulations du recyclage, les géants du numérique sont-ils aussi «verts» qu'ils le prétendent, cette semaine : le réensauvagement est-il une bonne idée ?

Le philosophe Thierry Paquot a publié *l'Amérique verte. Portraits d'amoureux de la nature* (Terre Urbaine, 2020) et une présentation d'un texte du naturaliste et philosophe américain John Muir (1838-1914), inédit en français : *Préserver les solitudes. Parcs et forêts de l'Ouest sauvage* (PUF, 2020). Pour lui, il s'agit aussi, pour l'humain, de se réensauvager lui-même.

Le «réensauvagement» est un terme de plus en plus utilisé par les naturalistes ou philosophes européens. Y voyez-vous un héritage de la notion américaine de «wilderness» ?

Je constate, dans la pensée européenne, un engouement récent pour le «réensauvagement», par exemple chez les philosophes Vinciane Despret ou Baptiste Morizot(https://www.liberation.fr/debats/2018/12/25/baptiste-morizot-sur-la-piste-du-loup-l-homme-depourvu-de-nez-doit-veiller-l-oeil-qui-voit-l-invisi_1699669), qui s'intéressent aux oiseaux, aux parcs naturels, à la construction d'une nouvelle «diplomatie» entre humains et faune sauvage. On peut les considérer comme les héritiers de penseurs américains

du XIX^e siècle tels que Henry David Thoreau, Ralph Waldo Emerson ou John Muir, lesquels ont popularisé le terme *wilderness*, que l'on peut traduire par «solitudes».

La *wilderness* s'apparente à ce que les géographes appellent l'érème, qui désigne un territoire désert, isolé, inhabité d'humains – le terme a donné «ermite», «ermitage» –, par opposition à l'écoumène, dont parle Aristote, cette terre peuplée d'humains. Aujourd'hui, la solitude désigne un comportement solitaire et non un lieu. Qui dirait : «*Je vais dans la solitude, pour être face à moi-même, faire le point sur mon existence tout en observant la nature*» ? Et pourtant, Chateaubriand, qui a séjourné plusieurs mois aux Etats-Unis, emploie ce terme en ce sens, il parle des «solitudes américaines».

La «wilderness» américaine emprunterait donc au romantisme européen ?

Les romantismes allemand, anglais et français sont connus de quelques auteurs américains, qui adhèrent à ce rapport spirituel avec la nature, qu'ils exaltent, persuadés qu'ainsi ils communient avec elle tout en affirmant y appartenir. En ce sens, on pourrait dire que l'idée de «réensauvagement» a des racines européennes et revient en Europe après un «détour américain». Emerson ou Thoreau admirent Michel de Montaigne, un des premiers à contester le côté péjoratif du mot «sauvage», qui provient du latin *silva*, «forêt», celui qui ignore les règles de la civilisation... Dans ses *Essais*, évoquant les cannibales, Montaigne écrit : «*Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature a produits, là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice [...] que nous devrions appeler plutôt sauvages*». Emerson et Thoreau respectent les «*Natives*», qui étaient là avant l'arrivée des Européens, et optent pour les noms «indiens» des lieux au détriment des appellations anglaises.

S'agit-il de sortir du «vieux» dualisme entre nature et culture ?

Emerson, Thoreau et tous ceux qui vont suivre condamnent le dualisme nature/culture. Ils considèrent que nature et culture vont ensemble, qu'humains et non humains sont intimement liés entre eux. Si *wilderness* est traduit pas «solitudes», John Muir, dont les écrits et l'action ont contribué à la création du parc national de Yosemite, en Californie, en 1890, invite chaque humain à faire l'expérience de cette solitude, à l'observer avec attention, bienveillance, émerveillement. Il voit [dans la création de parcs nationaux](https://www.liberation.fr/france/2019/11/27/parc-nationaux-le-onze-de-france_1765664)(https://www.liberation.fr/france/2019/11/27/parc-nationaux-le-onze-de-france_1765664) le moyen d'offrir une nature relativement préservée aux citoyens, pour qu'ils puissent la découvrir pour s'«ensauvager», car il est inhumain à ses yeux, déjà, de s'entasser dans des villes où tout est minéral. Ces citoyens, ces premiers touristes, ne sont ni des chasseurs ni des bûcherons, ce sont des randonneurs, et John Muir espère qu'ils vont se mettre à l'école de la nature, apprendre à la connaître, la respecter, l'admirer.

A LIRE AUSSI

Bison, ours, chacal : en Europe, le retour progressif du sauvage(https://www.liberation.fr/terre/2021/01/18/bison-ours-chacal-en-europe-le-retour-progressif-du-sauvage_1815924)

Vous qualifiez John Muir «d'émerveilleur»...

Oui, car il décrit ce qui l'émerveille avec une rare précision, de la minuscule fourmi gravissant un gros caillou aux rythmes cosmiques, aux ciels tourmentés par des nuages qui se contorsionnent ou s'effilochent, jusqu'aux montagnes aux sommets inaccessibles. Il transmet ce qu'il voit, ce qu'il perçoit, ce qu'il entend. Sa prose est aussi pertinente scientifiquement que

fluide, poétique, parfois lyrique. C'est l'époque de la conquête de l'Ouest : des cartographes, géographes, naturalistes font l'inventaire des nouveaux territoires conquis, de leurs espèces animales et végétales.

A LIRE AUSSI

«Le milieu naturel était là avant nous, il sera là après nous»(https://www.liberation.fr/evenements-libe/2020/07/08/le-milieu-naturel-etait-la-avant-nous-il-sera-la-apres-nous_1793597)

Ils nomment des papillons, des fleurs, des glaciers puis les décrivent dans des récits de voyages ou des journaux intimes. Tous écrivent magnifiquement bien leur amitié pour la nature encore sauvage, donnent des conférences et ainsi transmettent leur émerveillement à un public qui n'aspire qu'à apprécier cette nature, crainte mais aussi admirée. Ce sont des pédagogues qui expliquent que chacun peut apprendre sur lui en apprenant sur et de la nature.

C'est-à-dire ?

Thoreau a été instituteur, comme Emerson. Mais il démissionne car il refuse d'administrer les châtiments corporels. Plutôt que la discipline, la contrainte et la punition, ces penseurs souhaitent que chacun puisse exprimer sa propre «nature». A la suite de Jean-Jacques Rousseau, ils sont persuadés que l'être humain est perverti par la société, qui conçoit l'éducation comme la suppression de toute «sauveté». Ce terme du dictionnaire de Pierre-Claude-Victor Boiste disparaît dans ceux d'Emile Littré et de Pierre Larousse. «Sauveté» n'est pas synonyme de «sauvagerie». Ce mot magnifie le caractère singulier de chacun, pas encore aliéné par la civilisation toute corsetée de principes. Le processus de civilisation instaure des contraintes, normalise, institutionnalise, ritualise, via l'école, le travail, les médias, la consommation, le tourisme. Ce faisant, nous perdons la part

de sauvage qui est en nous. Cette part de sauvage en nous, c'est ce que l'on pourrait appeler l'organique, ce qui a sa propre existence, son propre rythme, qui n'est pas contraint.

Le «réensauvagement» pourrait donc aussi nous concerner nous, humains ?

Absolument. Pas au sens de «sauvagerie», de barbarie, de loi de la jungle mais au sens de «sauvagété». Le sauvage, c'est celui qui est libre, qui vit en liberté. A la différence du civilisé, qui, lui, doit respecter des règles de bienséance, tout un code de savoir-vivre, un ensemble de contraintes qu'on lui impose. C'est ainsi que l'être humain a été domestiqué.

A LIRE AUSSI

A Pont-Scorff, les débuts agités du centre de «réensauvagement» de la faune captive(https://www.liberation.fr/terre/2021/01/19/a-pont-scorff-les-debuts-agites-du-centre-de-reensauvagement-de-la-faune-captive_1810608?xtor=rss-450)

L'anthropologue américain James C. Scott, dans son remarquable livre *Homo domesticus*(https://www.liberation.fr/debats/2019/06/21/james-c-scott-on-ne-se-debarrassera-pas-de-l-etat-notre-seul-espoir-c-est-de-le-domestiquer_1735405) (la Découverte, 2019), explique comment l'animal humain s'est «autodomestiqué». Pour lui, la naissance de l'agriculture est d'abord celle de l'agriculteur ! Le chasseur-cueilleur travaillait une ou deux heures par jour pour se nourrir lui et sa famille alors que l'agriculteur consacre tout son temps à sa ferme. La domestication s'est évertuée à chasser le sauvage en lui et à le contraindre. Et, ce faisant, à modifier, à dénaturer la nature, les plantes, les animaux et les humains. Si l'on veut s'opposer à cette altération, il convient de réensauvager, y compris l'humain, pour compenser ou réintégrer ce qu'on a perdu et peut-être révéler une facette inconnue de notre personnalité.

Comment retrouver cette «part du sauvage qui est en nous» ?

En harmonisant les territorialités et les temporalités de notre existence. Nous ne cessons de les déconnecter, alors que leurs interrelations façonnent le tissu de notre être. Le télétravail, nonobstant ses contraintes inédites et le brouillage de la vie privée avec la vie professionnelle, montre à quel point la maîtrise de son temps, en accord avec sa chronobiologie, accroît notre autonomie. Autre exemple, les enfants, ces grands oubliés de tous les territoires, sont prisonniers d'un emploi du temps décidé par les adultes qui les imaginent comme des contenants absorbant des connaissances qu'ils considèrent essentiels, alors que tout enfant ne grandit en lui-même qu'en éprouvant, en faisant, en expérimentant, en imitant, en jouant, à son rythme, et en allant voir ailleurs s'il s'y trouve... L'enfant est un «chercheur d'hors»(https://www.liberation.fr/france/2020/08/31/ecole-la-rue-vers-l-air_1798224), hors de son corps, de sa chambre, de sa classe, de son école, de sa ville... D'où l'importance du jardinage, de la forêt(https://www.liberation.fr/france/2019/08/26/a-marsac-une-maternelle-option-lutin_1747435), des activités de plein air, des parcours sans adulte ou des terrains d'aventures. Un autre exemple ? Le travail de nuit. La nuit, c'est fait pour dormir, rêver ou aimer, mais pas pour travailler. Cela va à l'encontre de notre chronobiologie. C'est aussi la nuit que les catastrophes surgissent : Bhopal, Tchernobyl, Fukushima...

Si l'on veut ensauvager ou réensauvager les humains, il s'agit de leur permettre de vivre à leur(s) rythme(s) dans leur(s) territoire(s).

N'est ce pas compliqué ?

Oui, car cela change selon l'âge, le sexe, le lieu, les activités, etc. Imaginons des «Maisons du temps», pour concilier rythmes individuels et sociaux, prendre en compte les saisons, les jours et nuits de la semaine, les chronobiologies des espèces animales et végétales...

A LIRE AUSSI

Faut-il «réensauvager» nos esprits pour changer notre rapport au monde ?

(https://www.liberation.fr/terre/2021/01/20/faut-il-reensauvager-nos-esprits-pour-changer-notre-rapport-au-monde_1815912)

L'ensauvagement consiste à «fiancer», comme l'écrit Gaston Bachelard, nos rythmes, tensions et instants à leurs localisations. L'être humain cherche à stabiliser la diversité de ses «moi», à accueillir la part de sauvage qui est en lui. Cela veut dire travailler autrement, consommer autrement, manger autrement et dormir autrement. Et intégrer le non-humain dans la réflexion sur les conditions existentielles de l'humain. Thoreau et Muir nous confient que nous nous nourrissons en permanence du sauvage et de la nature, il en va de notre mieux-être. Nous devons élaborer et pratiquer ce que j'appelle l'«écologie existentielle». C'est un formidable défi.

[Coralie Schaub \(https://www.liberation.fr/auteur/12330-coralie-schaub\)](https://www.liberation.fr/auteur/12330-coralie-schaub)